

# La fermeture de la centrale nucléaire cache d'énormes dangers. Notre reporter revient de la ville qui menace le monde

La centrale nucléaire de Tchernobyl, en Ukraine, devrait fermer définitivement ses portes dans quelques jours. On voudrait croire à la fin du cauchemar déclenché par l'explosion de son réacteur IV le 26 avril 1986, qui dispersa sur tout l'hémisphère Nord un « nuage » cinq cents fois plus radioactif que la bombe d'Hiroshima. Mais le temps est loin où l'on pourra jeter aux oubliettes de l'Histoire cet accident qualifié par l'ONU de « désastre radiologique et environnemental sans précédent ». Car rien n'a été réglé. Depuis quatorze ans, l'irradiation ne cesse de tuer, comme la plus sournoise des épidémies. Dans l'indifférence quasi générale ou le non-dit organisé. Pis, la centrale demeure extrêmement dangereuse. La catastrophe a été causée par seulement 3% du carburant radioactif contenu dans le réacteur incendié. Le reste, environ 190 tonnes de poison pur, est enseveli sous un « sarcophage » à l'étanchéité plus que douteuse que la communauté internationale va tenter de « stabiliser » dans les années à venir. Une solution au rabais pour laquelle on a péniblement réunis 760 millions de dollars, même pas le coût d'une semaine de frappes aériennes au Kosovo. Notre reporter revient après plusieurs semaines d'enquête en Ukraine. Il raconte les dangers qu'on cache à la face du monde.

Anastasia rêvait de devenir mannequin. Chaque matin, elle se coiffe d'une perruque auburn de la couleur de ses anciens cheveux et elle se maquille avec un petit miroir de poche que lui prête sa maman. Ici, au service pédiatrie du Centre de recherche pour la médecine des radiations de Kiev, les salles de bains n'ont pas de miroir. Inutile de rappeler aux enfants chauves les effets de la chimiothérapie. Anastasia ne le sait pas, mais les dernières analyses de son sang viennent de rendre leur verdict : la leucémie dont elle souffre depuis quelques mois atteint le stade terminal. Elle a tout juste 18 ans. « Pourquoi ? » demande sa mère effondrée dans le couloir. « Nous habitons Kiev, à presque 200 km de Tchernobyl. Nous n'avons jamais mis les pieds dans la zone maudite ! »

Le Dr Catharina Brouslova, hématologue, tente de trouver les mots qui apaisent. Personne ne connaît mieux qu'elle la vraie raison des cancers de la thyroïde et des leucémies de ses jeunes patients. Le 26 avril 1986, elle fut dépêchée sur les lieux du drame avec une équipe médicale d'urgence pour participer à l'évacuation des 52.000 habitants de la ville de Pripjet, à 2 km de la centrale nucléaire en flammes. Elle n'oubliera jamais l'épais nuage d'iode et de particules radioactives qui recouvrait la zone comme un brouillard sale. Après trois jours, ses cheveux étaient tellement contaminés qu'ils tombaient par poignées. Contaminés comme les roues des bus qui déversaient leurs flots de réfugiés au cœur de Kiev, ou comme tout ce qui fut pillé dans les milliers d'habitations abandonnées puis revendu au marché noir, répandant la peste. Aujourd'hui encore, il n'est pas rare de trouver des légumes contaminés sur les étalages. « Ils n'ont aucun goût, mais quelles belles

couleurs ! » a-t-on coutume de dire. A quoi bon expliquer ça à la maman d'Anastasia ?

Le Centre de recherche pour la médecine des radiations a été créé à Kiev au lendemain du drame pour venir en aide aux irradiés et tenter de décrypter les mécanismes du mal qui, à divers degrés, touche environ 4 millions d'Ukrainiens. Le Japon — on comprend pourquoi — a largement contribué à son financement. Outre un hôpital dédié à la pathologie de l'irradiation, le complexe anime un centre de diagnostic et de contrôle, le « registre », « Ceux du registre ». 45.000 cobayes humains dont 15.000 enfants, sont périodiquement convoqués pour un bilan de santé complet. Leurs profils médicaux détaillés sont enregistrés dans des banques de données informatiques codées, accessibles à la seule communauté scientifique internationale.

Un rapport du secrétaire général de l'ONU le déplorait déjà en 1993 : la plupart des programmes d'aide humanitaire censés porter secours aux populations contaminées n'ont jamais été réalisés. Le « Chernobyl Trust Fund » établi en 1995 par l'ONU devait financer une aide évaluée à 800 millions de dollars. Ce budget a été divisé par dix en cinq ans et n'a jamais récolté que 1,5 million. Une injustice logique. Les pays donateurs sont aussi les pays riches, « nucléarisés ». Ils ont tout intérêt à privilégier la recherche, dont le principal enjeu est de défendre la réputation du nucléaire en minimisant les conséquences de la catastrophe.

Quatorze ans après le drame — cinquante-cinq ans après Hiroshima ! —, force est de constater que l'on ne sait presque rien des effets sournois de la radiation sur notre organisme. Ou que l'on ne dit pas tout. Certains chiffres sont pourtant révélateurs. En Ukraine, le nombre de cancers de la thyroïde des adolescents a été multiplié par dix et 1.800 enfants ont subi l'ablation de la glande thyroïde entre 1986 et 2000. Il y en a officiellement autant en Russie, plus encore en Biélorussie. Mais les statistiques ne tiennent pas compte des milliers d'autres qui sont morts avant d'avoir été hospitalisés. Pour le professeur Dimitry Bazyka, directeur adjoint : « Il est très difficile d'établir des relations de cause à effet chez les personnes faiblement ou moyennement irradiées. Nous constatons seulement que ces gens sont trois à cinq fois plus malades que les autres et, surtout, que leurs maladies évoluent différemment. Seuls les irradiés à forte dose présentent des pathologies spécifiques. »

Comme Victor Skopitch, 49 ans, le « liquidateur de première catégorie ». Il était conducteur de travaux. Dans la nuit du 25 au 26 avril 1986, en bon ouvrier stakhanoviste, il faisait les « trois huit ». De son plein gré, parfaitement conscient du danger, il est allé prêter main-forte aux pompiers qui tentaient de maîtriser l'incendie. Après trois jours en enfer, la cabine de son camion Kraz a été dosimétrée à plus de 15 rem/heure, soit trois fois la



dose maximum tolérée pour un an ! Il souffre du « bouquet de maladies » propre aux irradiés graves, principalement d'une sorte d'hémophilie qui ne peut être enrayée que grâce à des médicaments français hors de prix. Sa pension mensuelle d'invalidité est de 800 hrivnas, à peine 6.000 FB. Il séjourne huit mois par an à l'hôpital.

Ils étaient 237 à posséder comme lui la carte officielle de « liquidateur ». Quarante-sept sont déjà morts. Les autres sont soignés et « étudiés » au service de pathologie des radiations du professeur Kovalienko. Ils se connaissent tous et forment une caste à part de héros dont l'histoire ne veut pas se souvenir. « Si j'avais été blessé à la guerre, j'aurais droit à tous les honneurs », confie Victor.

# Tchernobyl va encore faire



**A gauche, vue du ciel, la catastrophe qui ébranla toute l'Europe le 26 avril 1986, et la réalité d'aujourd'hui : le carburant radioactif est enseveli sous un sarcophage à l'étanchéité plus que douteuse. Les travailleurs actuels continuent d'être contaminés. Pendant ce temps, les enfants et des jeunes filles comme Anastasia (ci-contre) meurent à petit feu. « Tous sont condamnés. La nuit, discrètement, nous conduisons les corps au funérarium. La radiation est la pire des épidémies, la plus sournoise... »**

Beaucoup d'autres « liquidateurs » ignoraient les risques et furent manipulés. Vera Chevtchenko est infirmière. En 1986, elle habitait le village de Lioutitch, à 70 km de la centrale. Le 27 avril, des officiers du service de recrutement de l'armée sont venus annoncer à son jeune frère Vladimir qu'il était mobilisé « pour aller faire la popote dans un camp d'entraînement ». Vladimir était cuisinier. Il s'est retrouvé à Tchernobyl, sans protection, sans information. Les officiers se relayaient tous les trois jours. Lui est resté trois mois. De temps en temps, on demandait des volontaires pour aller creuser une galerie sous le réacteur accidenté. Ceux qui acceptaient recevaient un an de solde

**Les travaux d'urgence ont eu pour objet de « contenir » 196 tonnes de poison pur, de quoi contaminer une bonne moitié de la planète. Aujourd'hui, 30 tonnes de poussière — plus de quatre fois le nuage de 1986 — menacent de s'échapper au premier appel d'air.**

pour dix minutes d'efforts. Dix minutes mortelles. Vladimir est décédé d'un cancer à 27 ans. Vera a décidé de consacrer sa vie aux irradiés en mémoire de son frère. Mais elle n'en peut plus : « Nous perdons en moyenne un patient par semaine. Tous sont condamnés. La nuit, discrètement, nous conduisons les corps au funérarium. La radiation est la pire des épidémies, la plus sournoise. Je suis complètement dépressive, je vais arrêter. »

On a souvent écrit que la « liquidation » de l'accident avait été bâclée par des irresponsables. Il n'en est rien. Les experts occidentaux se demandent même encore comment il fut humainement possible d'accomplir une tâche aussi titanessque et incroyablement dangereuse en si peu de temps. Les travaux de consolidation du bâtiment du réacteur IV débutèrent à l'automne 1986 et durèrent six mois. En plein hiver, dans des conditions radiologiques épouvantables, six cent mille hommes et femmes, au péril de leur vie, s'acharnèrent à déverser 250.000 tonnes de béton et de matériaux divers sur la plaie radioactive béante et à décontaminer ses abords. L'entrée du site était barrée d'une banderole patriotique qui donnait le ton : « L'amitié des peuples soviétiques est plus forte que l'atome. » Les milliers de véhicules et d'engins ayant servi au chantier, camions, grues, chars, hélicoptères, furent tellement contaminés qu'aujourd'hui encore, il est impossible d'approcher l'enclos où ils sont stockés sans faire grésiller les dosimètres !

Quelques chiffres donnent l'étendue du problème. Et du désastre. Un réacteur nucléaire de ce type contient 200 tonnes de carburant radioactif. Six tonnes « seulement », 3 %, ont été transformées en poussière par l'incendie pour devenir le « nuage de Tchernobyl », chargé de cinq cents fois plus de radionucléides que la bombe d'Hiroshima. Les travaux d'urgence eurent donc pour objet de « contenir » 196 tonnes de poison pur, de quoi contaminer définitivement une bonne moitié de la planète !

Où en sommes-nous aujourd'hui ? Le sarcophage est un gigantesque jeu de Lego assemblé dans l'urgence sur des ruines. Il est constitué d'un toit qui menace de s'effondrer et de deux murs dont un « cascade » destinée à renforcer sa structure. Il bouge, il se déforme, et il n'est pas étanche. On lui connaît au moins 200 m<sup>2</sup> de « fuites ». Non que les ingénieurs soviétiques étaient incompetents, mais la grande majorité des quelque 700 pièces du bâtiment sont tellement polluées qu'il est tout bonnement impossible d'y pénétrer. De rares expéditions, quasi suicidaires, ont permis de localiser une partie du combustible sous les décombres. Une partie seulement. 60 tonnes n'ont jamais été retrouvées, et 30 tonnes de poussière — plus de quatre fois le nuage de 1986 ! — menacent de s'échapper au premier appel d'air.

La communauté internationale va tenter de « sécuriser » cette bombe écologique à retardement pour un budget de 758 millions de dollars financé principalement par le G7 et l'Union européenne. Les travaux, qui, dans le meilleur des cas, ne seront pas achevés avant 2007, viseront à confiner les déchets à l'intérieur de l'installation, en particulier grâce à un système de ventilation qui limitera le vol des poussières. Mais la vraie solution n'est pas là, les spécialistes le savent bien. Pour éradiquer le mal, il faudrait pouvoir extraire le combustible et le recycler, ce qui coûterait infiniment plus cher (10 milliards de dollars, selon certaines estimations). Pour Vladimir Shcherbin, directeur adjoint du centre d'études scientifiques et techniques pour le sarcophage (ISTCS) : « Les Occidentaux n'ont aucune vision à long terme. Ils veulent mettre un pansement sur le sarcophage, mais n'envisagent pas de sortir le carburant radioactif des décombres. C'est une erreur, le site ne sera jamais sain. »

Les risques sont déjà ahurissants, à la mesure du défi technologique. Il y a deux ans, une simple cornière de soutènement de la cheminée centrale a dû être réparée. L'opération a demandé un an de préparation et cinq mois d'efforts. La dose collective de radioactivité reçue par les techniciens fut de 480 rem, soit trois fois plus qu'au cours de la révision décennale d'une centrale atomique saine.

Artur Korneev, vétéran de 1986, est l'ingénieur ukrainien en charge du sarcophage. Dans son bureau-musée s'entassent les souvenirs de quatorze années de lutte, casques de chantiers, masques à gaz, dosimètres usagés, portraits de collègues décédés ou de personnalités en visite officielle. Epuisé, l'homme n'a rien perdu de son humour grinçant. A-t-il espoir de voir un jour le site fiable ? Il pose des yeux nostalgiques sur une image épinglée au mur. Une gamine joue à la balançoire : « Lorsque ma petite-fille sera grand-mère, ses petits-enfants ne seront toujours pas en sécurité ici. »

**Jean-Luc MOREAU** ■

© Gamma / Photo News.

# des milliers de victimes